

# ELLE

*nouvelle*



Odile Blanc

Odile Blanc

Elle

© Odile Blanc, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3505-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1

Elle grandissait dans ce petit village là où elle était née, dans le décor de son enfance :

Petit village au bord de la seule route qui menait au Nord, sur laquelle les véhicules passaient plutôt rapidement, sans s'arrêter. La forêt tout autour était riche en essences de là-bas, il y avait des arbres à fleurs et à fruits, d'autres à feuilles, des lianes. Une impressionnante variété d'oiseaux qui émerveillaient son cœur de leurs chants, des oiseaux si jolis avec des plumages si colorés... Il y en avait de très grands et de tout petits, certains butinaient même les fleurs.

Le village était comme tant d'autres dans ce pays, les maisons presque toutes semblables, implantées par-ci par-là comme au hasard, mais toujours rudimentaires. Quelques planches qui servaient de murs et de toit, ou alors des tôles, des morceaux de toile utilisés comme rideaux, une porte d'entrée qui souvent ne se fermait pas. Mais là-bas, personne n'avait d'ennemi, et de toute façon personne ne possédait rien qui ne valait la peine d'être volé. Tout le monde visitait tout le monde, on pouvait passer dans n'importe quelle maison quand on voulait, alors les portes ne servaient apparemment qu'à retenir le vent et la pluie quand il y avait tempête.

Chez Elle, en guise de luxe, un vieux frigo qui ne fonctionnait plus utilisé comme rangement pour quelques objets pratiques comme des assiettes ébréchées, des tasses fêlées, quelques couverts... Il y avait deux pièces dans cette maisonnette : la pièce principale, cuisine salle à manger et point d'eau, dans laquelle trônaient deux très vieux fauteuils bien fatigués que les vieux utilisaient pour dormir, et l'autre pièce qui servait de chambre à coucher, là où Elle dormait. Dans un coin, son lit, une pailleasse, jonchait le sol, sur les murs nus seulement quelques clous pour y suspendre des vêtements. Une planche posée sur des pierres lui servait d'étagère et lui permettait de ranger une brosse à cheveux usagée, un petit miroir de poche auquel elle tenait beaucoup, et un dessin, vague esquisse du portrait de sa maman qu'elle chérissait tant.

Malgré l'aspect rudimentaire, ces maisonnettes étaient belles, toutes chaleureusement peintes avec les couleurs du soleil, de la mer, des fleurs, de la joie. Dans le village, il y avait partout de la musique, comme dans tout le pays

d'ailleurs.

Elle n'avait besoin de rien, elle avait tout : l'amour de sa grand-mère avec qui elle vivait, celui de sa mère qu'elle voyait si peu, des moments drôles et inoubliables avec le frère de sa grand-mère, qui vivait aussi sous le même toit.

Le vieil homme était handicapé, il lui manquait une jambe.

La route qui traversait le village était jadis un petit chemin transformé en artère importante avec les années. C'était la seule qui reliait le sud du nord. Il avait fallu l'élargir pour que les bus et camions puissent y passer rapidement, mais les maisons n'avaient pas été déplacées. Certaines d'entre elles avaient l'air d'être littéralement posées sur le bord de la piste sans qu'il n'y eût de place pour un trottoir.

Les enfants qui jouaient au bord de cette voie ainsi que les vieux qui restaient assis là risquaient leur vie à chaque véhicule qui passait. Une fois une voiture qui roulait trop vite avait heurté le pauvre homme. Le conducteur avait de l'argent, alors il en avait donné aux policiers, et l'affaire avait été classée sans suites. Le vieil homme s'était retrouvé dans un dispensaire où le médecin avait fait ce qu'il avait pu, sans pouvoir sauver la jambe du grand-oncle. L'opération avait été une véritable boucherie, et le grand-oncle avait très souvent mal à sa jambe fantôme, à son moignon.

Il savait qu'il avait eu de la chance, parce que sur cette route, les bus qui traversaient le pays roulaient tellement vite, qu'ils avalaient littéralement les petits enfants et les vieillards. Mais là contre il n'y avait que les yeux pour pleurer, ces véhicules n'iraient jamais moins vite, ils devaient traverser le pays en si peu de temps qu'ils ne pouvaient pas ralentir. Alors on disait que c'était Dieu, qu'on aimait tant pourtant, qui l'avait voulu.

Le grand-oncle, ce pauvre vieil homme buvait du rhum pour pouvoir continuer à rire, à ne pas souffrir. On pouvait lire dans ses yeux son désarroi de ne plus pouvoir servir à rien, de se sentir incapable de subvenir aux besoins de la famille, de devoir compter sur les enfants pour pouvoir survivre. Il avait honte de lui, et le rhum l'aidait à oublier, à ne plus penser et à supporter son mal. Mais Elle n'en n'avait pas trop conscience, c'était comme ça, et quand il buvait il était drôle et disponible pour elle, alors... La seule fois qu'elle s'était un peu fâchée contre lui avait été quand il avait fallu acheter un cahier pour l'école, et qu'il n'y avait pas d'argent pour ça. L'argent avait servi à acheter du rhum, mais elle avait

vite oublié cette affaire. Il était tellement gentil, avait toujours une marque d'affection pour elle.

Il lui avait raconté l'histoire du pays, ce qu'il en savait, que les blancs étaient venus il y avait si longtemps, qu'ils s'étaient emparés du pays, qu'ils avaient tués les gens qui habitaient là avant tout le monde, qu'ils y avaient emmené les noirs et pourquoi. Il lui avait raconté la canne à sucre, l'esclavage...

Mais il lui racontait aussi des histoires plus drôles, et comme tous les enfants Elle préférait ça. Par-dessus tout, elle aimait l'histoire de la petite fille qui pouvait voler avec les oiseaux, et voire le monde d'en haut. Elle se surprenait à s'imaginer qu'elle aussi pourrait voler un jour, et aller là où la mer se confond avec le ciel, elle aimait ces petits voyages imaginaires.

## 2

Elle aimait son village et cette petite maisonnette, c'était chez elle. Elle y passait sa vie, et ne connaissait rien d'autre, sauf peut-être ce qu'elle avait pu voir à la télé.

Il y avait dans le village un seul petit restaurant, snack dans lequel n'étaient disposées que trois tables improvisées avec des planches. Une sorte de comptoir, tablette ornée d'un tissu coloré posée sur quatre piquets de bois peints en jaune et vert servait de bar aux quelques personnes un peu perdues ou aventureuses qui passaient par là. C'était aussi et surtout un lieu de rencontre où tous les gens du village venaient inévitablement à un moment ou un autre de la journée. Cet endroit servait aussi d'épicerie. On y trouvait tout et n'importe quoi, des pansements à acheter à la pièce, du déodorant, des cigarettes, des gâteaux, des tissus, enfin tout quoi ! Et dans un coin de la pièce il y avait une vieille télé que les propriétaires allumaient quelques fois, quand l'électricité n'était pas coupée. Alors les enfants du village accouraient pour regarder cet écran, comme si ils allaient au cinéma et se laissaient hypnotiser par les images qu'ils y voyaient.

On y voyait toutes sortes de films dont on ne comprenait pas forcément la langue, mais c'était rigolo quand même de voir ces images. Il y avait tellement de choses qui n'étaient pas comme au village : des maisons énormes qui touchaient presque le ciel, d'autres très luxueuses avec des piscines, des gens toujours bien habillés, maquillés et coiffés, de grosses voitures... de quoi faire marcher l'imaginaire des enfants, qui ensuite pour s'amuser faisaient comme ce qu'ils avaient vu. Les fillettes s'écrasaient des feuilles de bija, arbre dont le feuillage était utilisé comme colorant rouge, qu'elles mettaient ensuite sur leurs lèvres et leurs joues, les garçons eux préféraient imaginer qu'ils conduisaient une de ces grosses voitures quand ils couraient dans la forêt, en émettant de forts « brooooooum ». C'étaient de jolis jeux d'enfants qui les amusaient beaucoup.

Et son existence, Elle la vivait, au jour le jour, comme tous les gens du village. La misère et la précarité ne proposaient pas vraiment d'autres alternatives, mais elle était heureuse, ne se posant pas trop de questions quant au lendemain. Le lendemain était de toute façon un autre jour, et immanquablement elle avait confiance, elle aurait toujours ce dont elle aurait besoin : de l'amour, de la chaleur, quelqu'un à qui parler, une épaule pour pleurer s'il fallait... et quelque